

elle est issue et qu'elle exprime. L'enfant qui, au foyer, commence de balbutier sa langue maternelle, le fait inconsciemment en suivant un rythme qui lui est imprimé par tout ce qui l'entoure et plus encore peut-être par tout ce que l'hérédité a déposé en son cerveau. Le langage n'est qu'oppositions et différences de formes, de sons, de mots qui représentent des faits et des réalités que l'enfant doit percevoir, comprendre, rapprocher et reproduire aussi exactement que possible. C'est une besogne qui lui est facile puisqu'il imbibe tout ce qui se dit dans son entourage, si le milieu dans lequel il vit a quelque homogénéité. Or, nos petits « Canayens », fils de descendants de Français, apprennent à la maison et plus tard à l'école, une langue qui, à son foyer central, est arrivée à peu près à son état d'équilibre, qui est employée par une société dont on se plaît à vanter la stabilité et qui, dans son ensemble, s'est conservée, ici, assez pure pour que la structure générale de son système n'en ait pas été altérée. C'est dans cette langue qu'apprennent à penser nos jeunes compatriotes; c'est dans cette langue qu'ils font leur apprentissage du raisonnement qui n'est que la comparaison entre les paroles dont ils se servent et les choses qu'ils entendent représenter. Dans les trois ou quatre premières années d'acquisition, ces enfants assimilent et acquièrent plus qu'ils ne le feront jamais par la suite.

Mais qu'arriverait-il si, au lieu de les laisser à leur tâche si naturelle d'apprendre et de maîtriser leur langue maternelle, au moins dans ses éléments essentiels qui en fixent l'acquisition pour toujours, l'on allait vouloir leur enseigner concurremment une autre langue qui ne comporte pas seulement un vocabulaire différent de leur vocabulaire natal, mais un tout autre système de pensée?